



BERT DUPONSTOQ MANUEL OCAMPO

19 MAI - 5 JUIN 2021

La programmation de la galerie LMR s'est vue, comme celle de tant d'autres lieux, bouleversée par les récentes restrictions sanitaires. Le déplacement des artistes, la production et l'acheminement de certaines œuvres ainsi que les fermetures imposées nous ont contraints à modifier de manière drastique notre calendrier d'expositions.

Pour la réouverture de la galerie, nous présentons l'exposition *Bien peint*. Elle réunit deux artistes avec lesquels nous travaillons depuis plusieurs années, le français Bert Duponstocq et le philippin Manuel Ocampo.

Cette période inédite, sans exposition, sans vernissage, sans voyage ni foire, nous a permis de nous repencher plus attentivement que d'habitude sur certaines de leurs œuvres que nous conservons à la galerie mais auxquelles nous ne pouvons pas toujours offrir la visibilité qu'elles méritent.

Bert Duponstocq et Manuel Ocampo parlent tous deux couramment le langage de l'histoire de la peinture. Ils ont en commun un goût immodéré pour le jeu pictural. Ils s'emparent des codes de la peinture et les tordent à loisir, sans hésitation ni complexe. Quant aux médiums picturaux, c'est la même chose. L'un comme l'autre le malmène autant que possible ! Ainsi, entre les peintures de Bert Duponstocq et celles de Manuel Ocampo s'ouvre une discussion très animée qui chahute joyeusement le regard du spectateur.

Les deux artistes ne partent pas du tout du même endroit dans le champ de la peinture. Bert Duponstocq cultive activement le mauvais goût des saynètes mièvres et les entraîne dans un joyeux dérapage en leurs donnant une facture volontairement grossière. Quant à la peinture de Manuel Ocampo, elle affirme, elle hurle haut et fort son émancipation du joug de la séduction. À la faveur de la gestuelle, de la matière, elle déverse au spectateur son contenu expressionniste.

Ainsi présentées côte à côte, les œuvres des deux artistes mêlent chacune à leur façon les références issues de l'histoire de l'art, de la culture populaire, des symboles religieux et totalitaires. Les deux styles sont très différents mais tous deux vacillent, oscillent entre virtuosité, délicatesse, laideur repoussante, maladresse et mauvais goût assumé.

Bien peint est une exposition où la force, la joyeuse vigueur qui émanent du dialogue entre les peintures de Bert Duponstocq et celles de Manuel Ocampo agit comme un soufflet sur nos têtes, tant la richesse d'informations suscite de réactions chez le spectateur. À l'heure du « tout déco », du « tout design », leurs peintures nous ramène à l'essentiel amusement de l'art, elles s'agacent, se piquent, se moquent dans un réjouissant, vif et muri dialogue pictural parfois bien acerbe pour l'œil du spectateur.

BERT DUPONSTOQ

On sait assez peu de choses sur Bert Duponstoq, si ce n'est qu'il est artiste peintre et qu'il vit et travaille à Langres. En 2004, il expose pour la première fois ses toiles au FRAC Languedoc-Roussillon et sort ainsi de l'immense et anonyme foule des peintres du dimanche et autres titilleurs de pinceau. En 2010 Duponstoq est 28448e au classement d'Artfacts des artistes !

Il faut dire que l'œuvre de Bert Duponstoq est difficile et complexe car elle se situe dans un infime interstice, à la délicate et subtile frontière entre le « rien » et ce très étroit espace qu'est le couloir de l'art contemporain. En regardant sa peinture, on peut se demander s'il s'agit bien d'art.



Le puits bleu, 2003
acrylique sur contreplaqué, 75 x 75 cm

Artiste perturbateur, Bert Duponstoq cultive activement le mauvais goût. Il aime la chose scandaleuse et la blague lourde. Ses tableaux représentent tour à tour des épisodes tirés de l'imagerie catholique, de vieilles publicités, de sachets en papier dans lequel le boulanger vous sert les croissants, ou encore du calendrier des Postes... Il trouve son inspiration dans toutes les images de notre bonne vieille France, celle des années 1870 aux années 1950.

En les réutilisant, il propose des scènes qui, au premier coup d'œil, apparaissent bucoliques et touchantes, timides et un peu mièvres. Mais à mieux y regarder, on s'aperçoit rapidement que la re-représentation qu'il en fait est un peu étrange. Tout d'abord, le choix du format, le plus souvent un carré de 111 cm de côté, entraîne un changement d'échelle et les toutes petites vignettes d'origine y sont très agrandies. Elles font ainsi une entrée écrasante dans le monumental. Ensuite, il choisit de donner à ces scènes une facture grossière en utilisant gauchement de la peinture acrylique très diluée sur un support qui n'a rien de très précieux puisqu'il s'agit de morceaux de contreplaqué. Le résultat n'est pas d'un effet le plus chic.

Ces choix formels, intimement liés au vocabulaire historique de la « grande peinture », exaltent le caractère incongru de toutes ces très jolies saynètes. Par ses choix plastiques différents et radicaux, la peinture de Bert Duponstoq épingle douloureusement la tradition académique et le léger décalage des signes qu'elle y opère est une franche et réjouissante remise en question de cette dernière, de son histoire et de ses codes.

L'œuvre de Bert Duponstoq ouvre, comme il aime à le dire, les portes « d'un monde pas comme on croit », où le mauvais goût n'est que l'envers du bon goût caché sous des tonnes de bons sentiments. Méfiez-vous du joli ! Il est peut-être la porte ouverte vers l'abêtissement le plus total. Bert Duponstoq ou l'effroyable et saisissante laideur du joli.

MANUEL OCAMPO

Né le 20 février 1965 à Quenzon City (Philippines).
Vit et travaille entre les États-Unis, les Philippines et l'Espagne.

Diplômé de l'Université des Philippines, il s'installe à Los Angeles où il étudie à la California State University de Bakersfield, il en sortira diplômé en 1985. L'artiste résidera près de dix ans en Californie, où il présentera son premier solo show en 1988. Celui-ci lui ouvre la voie à une solide carrière internationale. Ce sont également les deux rendez-vous majeurs de la scène contemporaine européenne qui contribuent à établir sa notoriété : la Documenta IX de Kassel en 1992 et la Biennale de Venise en 1993 (il y représentera les Philippines en 2017). L'œuvre de Manuel Ocampo est très vite entrée dans de prestigieuses collections privées et publiques : La collection du Museum of Contemporary Art de Los Angeles, celle du Whitney Museum of American Art de New York, mais aussi au Museo Nacional de Arte Reina Sofia à Madrid, au Musée d'Art Moderne Grand-Duc Jean (MUDAM) au Luxembourg, à l'IVAM de Valence, au Fukuoka Asian Art Museum au Japon, au Fond National d'Art Contemporain à Paris, au FRAC Languedoc-Roussillon, au FRAC Ile de France, au Museu Coleção Berardo à Lisbonne...



Note from Contern Asylum, 2012
huile sur toile, 35 x 27 cm

Sa peinture d'alors exhume les fantômes cruels d'un imagier populaire léché. Iconographies coloniales, religieuses, politiques s'entrechoquent sur la toile ; les signes sont forts, les formes sont simples, le message est clairement provoquant. A ce goût de la subversion s'adjoint quelques années plus tard la revendication d'une pratique quotidienne, celle de la peinture. En atteste le virage opéré dans les années 2000. Le traitement s'émancipe du joug de la séduction, sa peinture devient plus gestuelle et révèle au spectateur son contenu expressionniste.

En regardant ses bouquets de fleurs on pourra dire qu'il est primaire, naïf, matiériste, qu'il a mauvais goût. Devant ces crucifixions on pourra dire qu'il est irrévérencieux, iconoclaste... Mais non, Manuel Ocampo n'est pas de ces artistes qui proposent toujours la même chose, la même facture. Il n'est pas dans l'esthétisme, le confortable, il ose tout, vraiment tout et c'est jubilatoire ! Son univers est cultivé, nourri, riche de sens et de références. Brillant, il utilise impeccablement les signes de la religion judéo-chrétienne, l'imagerie vernaculaire, la culture underground, la bande dessinée et l'univers des cartoons, la science-fiction, l'art naïf et la violence des ex-voto mexicains, l'apologie du burlesque, l'esthétique des films gore, la culture du Heavy Métal, la satire de l'histoire et de la morale assortie d'un certain cynisme politique, le néo-dadaïsme, le surréalisme de Picabia, le génie de Picasso, mais aussi et surtout l'idéal populaire de la figure de l'artiste insoumis. Toutes ces références illustrent avec virulence l'énergie vitale de l'artiste philippin.